

Cantonale Berne Jura 2015-2016

Vernissage Sa 12 décembre 2015, 17h.

Exposition: 13 décembre 2015 – 31 janvier 2016

Exposition de Noël multisite

Guide des visiteurs

La « *Cantonale Berne Jura* » - fruit d'une synergie entre lieux d'art - connaît sa 5^e édition en hiver 2015-2016. Le Musée jurassien des Arts de Moutier a été à l'origine de l'ampleur bi-cantonale de cette nouvelle formule d'exposition de Noël qui vise à promouvoir les artistes jurassiens et bernois.

Le jury attaché au Musée jurassien des Arts pour cette édition 2015 a été composé de :

- **Marcelle Roulet**, architecte, membre du comité du Club jurassien des Arts
- **Edmond Charrière**, historien d'art, ancien conservateur du Musée des Beaux-Arts, La Chaux-de-Fonds, président de l'association Maison Blanche, La Chaux-de-Fonds
- **Valentine Raymond**, conservatrice, Musée jurassien des Arts, Moutier.

Il a retenu 24 artistes et groupes d'artistes parmi les 397 inscrits, selon des critères de qualité artistique et d'équilibre de présentation. Ces artistes traitent, chacun à sa manière, de trois thèmes principaux : l'humain, les forces de la nature, la construction/l'architectural. Ces thèmes se croisent dans les salles pour mieux instaurer des dialogues entre les œuvres.

Pour la première fois, la *Cantonale* est présentée en parallèle à une autre exposition, celle présentant les photographies de **Gérard Lüthi : *Le Crépuscule de l'aube***. Dans la grande salle, ces photographies de G. Lüthi dialoguent avec deux installations au sol, réalisées dans le cadre de la *Cantonale*.

Artistes exposés dans le cadre de la *Cantonale Berne Jura*

Ricardo Abella, Mathias a Marca, Istvan Balogh, Markus Baumann, Corinne Bonsma, Hans-Rudolf Fitze, Nino Fournier, Stefan Guggisberg, Filip Haag, Christian Helmle, Patricia Huijnen, Aurélie Jossen, Daniel Kurth, Franziska Lauber, Florance Plojoux, Philippe Queloz, Aniko Risch / Duosch Grass, Adrian Scheidegger, Patricia Schneider, Robert Schüll, Doris Staub Muster, Daniel Turtschi, Matthias Wyss

Annulé

Charles-François Duplain / Léo Rebetez / Sandro Ettlin : performance lors du vernissage

Maurice Chappuis, *MC 002-2015, MOUTIER* (lecture de texte, guitare, percussion)

GRANDE SALLE

Au mur : exposition en parallèle

Gérard Lüthi : *Le Crépuscule de l'aube*

voir la liste des œuvres, le guide des visiteurs et l'entretien avec l'artiste

Au sol

Florance Plojoux

Le graphite est au cœur de la démarche de l'artiste, posé ici sur un amoncellement de plus de 200 volumes simples de maisons en papier. Un tas qui sous le titre de ***Silent*** peut se faire l'écho d'un arbre généalogique perturbé ou d'un cataclysme. Œuvre ouverte à différentes lectures. Jeu subtil entre ordre et chaos, entre lourd – (apparence métallisée, poids supposé des maisons) et léger. Les reflets du graphite massé sur le papier oscillent entre le diurne et le nocturne.

Franziska Lauber

interroge les relations de pouvoir entre l'homme et l'animal. Le spectateur aborde ici une gigantesque figure au sol, vue de dos, faite de gommes à mâcher vivement colorées, araignées, vaches ou dauphins. En longeant le pourtour de ce tapis à la fois attrayant et écoeurant, il va s'apercevoir qu'il s'agit du profil d'un cochon. ***Sur le dos du cochon*** traite de l'éthique douteuse de l'industrie alimentaire qui voile souvent la face négative de ses profits. La gélatine contenue dans ces gommes pour enfants

contient 80%... de couenne de porc, déchet de la production massive de viande. Dans cette production, les animaux sont traités dans des conditions déplorables.

VILLA, 1^{ER} ETAGE

Salle 1

Aniko Risch & Duosch Grass

développent un travail sculptural basé sur la transformation, la concentration de la masse. Ils se réfèrent souvent à des éléments du quotidien. Mais **Form 1** et **2** apparaissent comme des volumes purs, ludiques.

En bois, acrylique et cire, ils jouent sur l'inversion entre intérieur et extérieur ainsi qu'entre creux et plein. D'un côté (**Form 1**) trois formes circulaires creuses, dont la coloration concentrique attire le regard dans l'espace intérieur : cet espace négatif devient positif. De l'autre (**Form 2**), la transformation de ces formes en leur contraire. Du creux on passe au plein, au saillant, au bombé.

Nino Fournier

Dans son court métrage **Les Travailleurs anonymes**, l'artiste met en avant le médium filmique pour lui-même : accent sur l'image à partir du « found footage » - utilisation de séquences trouvées, préexistantes – et non pas direction d'acteurs selon un scénario qu'il juge théâtral. Le travail de montage est alors essentiel : apparition/disparition, juxtaposition et superposition des images selon des rythmes variés. Le tout sur fond de bande son répétitive. N. Fournier traduit ici les conditions socio-politiques difficiles du milieu ouvrier, d'hier et d'aujourd'hui, dans une démarche qui prône la nécessité de l'art et des artistes contre l'aliénation sociale.

Salle 2

Patricia Huijnen

32 boules de plâtre imitent l'articulation d'une bouche disant « *I will speak the words it would say if it could talk* » (je prononcerai les mots que ça dirait si ça pouvait parler), une phrase extraite du livre pour enfants de Vesta Farnsworth, *The House We Live in, or The Making of the Body* (1900). Dans ce livre, une mère explique à ses enfants des processus corporels et ce qu'un bout de pain vit à l'intérieur du corps. Les boules de P. Huijnen invitent le spectateur à imiter ces articulations de la bouche, en déchiffrant ce qui n'est pas dit et ne peut être que ressenti. Du langage signifiant aux sensations corporelles, cette œuvre se réfère aux débats actuels sur *l'embodied knowledge* (la connaissance intérieure, incarnée dans le corps).

Mathias a Marca

La gravure est le médium de prédilection de cet artiste jurassien. Il apprécie en particulier le creusement du bois, qui s'ancre pour lui dans les forêts de sa région d'origine et dans une tradition ancestrale. Il joue ici sur une tension entre image et texte. Un jeune dormeur traité en négatif - blanc sur fond noir, enfermement nocturne - paraît plongé dans le sommeil de l'innocence. Mais si l'on en croit le titre de l'œuvre – la traduction du texte russe imprimé en rouge – ce personnage clâme ou rêve qu'il crie : *Non, je ne suis pas innocent !* Mais de quoi est-il coupable ? Et l'est-il vraiment ? Ou s'agit-il d'un innocent emprisonné ? Les incisions vigoureuses, la mise en page, la concision chromatique servent cette œuvre qui interroge.

Aurélie Jossen

puise dans son imaginaire composé de souvenirs, de rencontres fortuites, de bribes de conversations. Elle capte aussi parfois les restes de consciences accumulées dans un coin d'ombre de personnes disparues ou qui n'ont jamais pu naître. Issu de cet univers sensible, **Bien entendu** est une frêle silhouette de papier japonais enduit d'encre de chine. La main qui couvre les yeux stoppe la vision, les pensées, les réflexions et permet de mieux « entendre ». La bouche grande ouverte laisse circuler les humeurs et les émotions. La capture d'un instant. Une ode à la sensibilité contre l'intellect.

Markus Baumann

Caméraman et photographe, M. Baumann a construit une Camera Obscura – vendue sur son site internet – qu'il a baptisée *ObscuraStar*. Simplicité d'un appareil qui renoue avec les origines de la photographie, avec lequel il a créé **Fairy Tale** (conte de fées). Ces apparitions transparentes et mobiles sont issues d'un long temps de pause et d'une grandeur calculée du diaphragme. Plongées dans des scénarios mystérieux, elles restent ouvertes à l'imaginaire du spectateur. Mais cet ailleurs suspendu est aussi porteur de nostalgie, à travers laquelle M. Baumann interroge notre rapport au temps à l'ère de l'idéologie de la vitesse.

Salle 3

Ricardo Abella

Surgissant de l'obscurité du papier noir, des hommes se baignent. Ambiance mytérieuse, nocturne qui environne le spectateur par l'ampleur d'un tryptique. Ombres traitées en réserve dans un réseau circulaire croisé de crayon clair. Le groupe central, nu, est entouré par un cavalier et une figure à la tête voilée. Le titre nous apprend qu'il s'agit de soldats. Dépouillés de leurs uniformes, ils deviennent des icônes de tous ceux qui ont la fonction de tuer à travers le monde, pour des raisons politiques, sociales ou religieuses. Mais R. Abella leur donne une dignité monumentale et les plonge dans une eau purificatrice, baptismale. Au cœur de sa démarche, il traite de l'être humain, dans le champ de tension qui oppose nature et culture.

Filip Haag

peint des univers emprunts de magie, en récepteur du facteur du hasard. *HEPMI* procède d'un enlèvement perpétuel de la matière aux doigts. Un univers souple, ruisselant semble en cours de métamorphose sur fond ouaté. Les teintes sont elles-mêmes en perpétuel passages, superpositions, nuances. Monde mystérieux qui peut éveiller, chez le spectateur, des analogies avec des phénomènes naturels ; comme le prônait Léonard de Vinci, à partir de l'observation de taches sur un mur ou de nuages. « Plus il (F. Haag) agit avec la matière, plus ses œuvres éveillent l'imaginaire » (Konrad Tobler). Le titre mystérieux et sonore de cette oeuvre, *HEPMI*, accentue encore cette alchimie.

Salle 4

Adrian Scheidegger

photographie en tant que peintre. Sa série *Camouflage*, dont cette image fait partie, s'inscrit dans la lignée de sa démarche picturale. Sur toile, il réalise souvent des expériences cybernétiques avec du sable, laissant jouer la force de gravité et le hasard. Ses paysages photographiques procèdent du même but : observer des processus dynamiques. *Camouflage Lefkada*, sans horizon ni premier plan, apparaît comme un archétype impossible à situer géographiquement. Monumentalisées, des plantes invasives (du type de la plante kudzu) prolifèrent dans un bois et forment des magmas imposants, voir inquiétants. Recherchant la lumière, elles ne cessent de donner naissance à des sculptures organiques et des paysages de conte de fées, changeant l'échelle des lieux parasités.

Stefan Guggisberg

explore des forces qui s'affirment au fil du faire pictural. Il commence par une couche sombre ou colorée d'huile sur papier, puis enlève de la matière à la gomme, ou en rajoute. Pas à pas, des zones et des foyers apparaissent qui peuvent rejoindre des éléments du réel. Dans *Kollision*, une forme cristalline bleue explose et perturbe un espace géologique fluide. Elle semble provenir d'un univers parallèle qui pour S. Guggisberg est celui de la géométrie, telle une forme originelle platonicienne. L'homme connaît intuitivement les grands principes qui régissent l'univers, selon l'artiste. Son cristal bleu est une force idéale, dont la propagation est rendue visible.

Matthias Wyss

Figures et environnement font étroitement corps dans *Teufelsbrücke* (Pont du diable). Dans un traitement complexe à l'huile et à la tempera, l'artiste a créé un effet saisissant de relief. Ambiance dramatique où l'eau, la roche et les personnages aux traits grotesques semblent animés par un même affolement. Ce drame provient-il des apparitions diaboliques perchées sur le pont ? M. Wyss semble les citer en clin d'œil, pour mieux déjouer une lecture trop naturaliste du site du Teufelsbrücke, sur la route du Gothard. La scène conserve son mystère, entre rêve et réalité. Les figures monumentales ont certes quelques attributs du présent – casquette, lunettes noires ou téléphone mobile. Mais elles sont avant tout atemporelles, dans une composition et un traitement qui témoignent de multiples références à l'histoire de la peinture.

Palier

Daniel Turtschi

interroge notre rapport au monde par la métaphore ou la métamorphose. Passionné de science-fiction, de psychologie ou de mécanique, il a posé ici un *Edelweiss* dans un pré, sous la forme d'un robot-sous-marin aux pattes d'insecte. Qu'est devenu l'Edelweiss, cette fleur des Alpes en voie de disparition – un des symboles de la Suisse – à l'heure où elle est commercialisée comme plante d'agrément ? Dans un langage de la forme claire, proche de l'illustration, l'artiste en propose une vision paradoxale – à la fois fantaisiste et dramatique.

VILLA, 2^E ETAGE

Salle 1

Doris Staub Muster

Dans son cycle d'œuvres intitulé **verortet.dot.com** (enraciné.point.com), l'artiste « pointe » littéralement ses nombreux voyages et ses arrêts dans différents lieux. Le titre joue sur notre utilisation répandue d'internet : surf et escales, dans un réseau virtuel mondial. En associant réel et virtuel, D. Staub Muster interroge la perception. Elle place des surfaces circulaires dans les endroits les plus divers, puis les photographie. Cercles, formes géométriques parfaites qui renvoient à la terre, au soleil, à de multiples références. Ici, elle a fixé ses « points » blancs sur les parois d'une rivière canalisée. Ils peuvent évoquer d'étranges organismes ou des faisceaux lumineux. Tant leur présence que les lignes de fuite inversées des deux images intriguent. L'artiste transforme ainsi un lieu et l'ouvre à de nouvelles lectures. Une forme de Land Art.

Patricia Schneider

développe une vision critique de la société occidentale, dans laquelle elle se réfère souvent aux constructions humaines. Dans **Bad 1-3** (bain 1-3) elle superpose deux niveaux d'images qui interagissent formellement. Une héliogravure, vue fragmentaire d'une ancienne salle de bain ; une sérigraphie avec des plans de robinetterie. Ces images figurent le même motif. Pourtant, les mesures contenues dans les plans paraissent donner des informations plus exactes. L'artiste vise ici une des grandes tendances actuelles : beaucoup de décisions sont imprégnées de croyance en des aspects mesurables, sans qu'on questionne le contexte de ces calculs.

Hans-Rudolf Fitze

s'inspire du monde réel, mais le détourne vers la fiction. Il met en scène **Auf dem Holzweg** – titre de ces œuvres – selon deux niveaux de signification : littéralement « sur le chemin de bois » ; et au figuré « sur la mauvaise voie ». Un homme gravit une passerelle en bois, étrange chemin dans un décor de montagne. Une bulle de bande dessinée vide lui sert de tête : le blanc, le rien, la non-parole, le non-esprit ? Cette figure paraît bien être « sur la mauvaise voie ». H.-R. Fitze va plus loin en multipliant les zones blanches dans une de ses images. Chalet ou tas de bois deviennent d'étranges. Quel est notre rapport au monde, sommes-nous capables de nous en rapprocher ? L'artiste nous questionne, avec une pointe d'humour, par des effets de distanciation.

Robert Schüll

Les problèmes socio-politiques du monde actuel sont au cœur des dessins de R. Schüll. Prisons-abattoirs, murs d'enclaves, architecture destructrice ou ghettos figurent parmi ses thèmes. Dans les œuvres exposées, le construit s'oppose à la nature : couloirs fermés ou immeubles sans fenêtres percent les montagnes. Ailleurs, l'un puise étrangement dans l'autre : les piles de ponts prennent racines. Ou encore, parois et massif montagneux sont associés dans un télescopage vertigineux. L'absence de toute présence humaine ne fait que renforcer le sentiment de claustrophobie ou de menace que véhiculent ces images.

Corinne Bonsma

Associant différents moyens d'expression, l'artiste s'est inspirée de boîtes réelles, dont une contenait une poupée et l'autre l'inscription « Little monsters » (petits monstres). Mais elle fait glisser cet univers de l'enfance vers le monde adulte, dans une polyvalence de sens. La poupée se mue en femme, sa situation peut évoquer Blanche-Neige, mais aussi toute forme d'enfermement – elle porte d'ailleurs un sari. Ou encore son visage se démultiplie et devient ornement sur les parois de la boîte, tout en prenant par moment des traits réels (photographie). Ambivalence entre un langage ornemental, aux teintes gaies et des allusions multiples - toutes en nuances - à des situations de vie quotidienne ou à des problèmes sociétaux que vivent les femmes aujourd'hui.

Salle 2

Christian Helmle

L'architecture est au cœur de l'œuvre de C. Helmle qui s'inspire d'anciennes cartes postales pour appréhender ses sujets. A ses yeux, les photographes de cette époque saisissaient l'architecture qui leur était contemporaine avec respect et fierté. Un noir et blanc lumineux unifie son **Cairo Downtown**. En 12 images, l'artiste crée un portrait particulier de la capitale égyptienne : sa face européanisée. Entre 1850 et 1950, le vice-roi Ismaïl Pascha – élevé en France – fit construire le Caire moderne sur le modèle de Paris. Grandes artères, formes architecturales variées – néo-baroque, classicisme, Art déco, Jugendstil – se côtoient. C. Helmle en a saisi les façades monumentales qu'il est très difficile de contempler aujourd'hui, dans l'animation et le trafic perpétuel des rues. Passants et voitures forment un tapis vivant dans la composition des images.

Philippe Queloz

Images mystérieuses. Une exploration contemporaine du principe « photo-graphique » : « La photographie est une technique qui permet de créer des images par l'action de la lumière » (déf. lexicographique et étymologique, CRTL). P. Queloz a exposé directement, en chambre noire, du papier photosensible sous le faisceau de torches électriques Maglight, à travers une lentille. Loin du numérique, il renoue avec l'argentique : ses oeuvres sont les négatifs de ces projections de lumière. « Tout en se référant au tableau de Rembrandt, Le titre **RdN (Ronde de nuit)** renvoie à l'état de veille, à l'action d'observer, de capturer. Le spectateur devient la cible du faisceau » souligne l'artiste.

Salle 3

Istvan Balogh

Une jeune femme catalogue des sculptures en plâtre dans une collection de moulages archéologiques. Un endroit relativement hors du temps et de l'action, souligné encore par le choix du noir et blanc. Elle fait glisser son bandeau sur les yeux et commence, aveugle, à se mouvoir dans l'espace - presque comme dans un rêve. Elle se dirige par sa mémoire des lieux. Cette invisibilité donne vie aux sculptures et provoque des rencontres. Le tournoiement de la jeune femme sur son propre axe met le monde en rotation. Un scénario suspendu, où s'esquisse l'introspection. Dans sa démarche filmique ou photographique, I. Balogh fait « de chaque scène, de chaque personnage un absolu suspense, c'est-à-dire une suspension » (Jean-Marc Huitorel).

Palier

Daniel Kurth

Une sculpture en bois ; des lunettes; des livres. Des correspondances mystérieuses se tissent entre ces trois éléments chez D. Kurth. Allusion à la théorie de la relativité, à la physique quantique (livres) et à la recherche spatiale (lunettes). Pour l'artiste, ces domaines scientifiques permettent de remettre en question la logique conventionnelle. Par extension, l'être humain peut développer cette ouverture d'esprit dans d'autres contextes. Un appel à s'interroger, concrétisé par la structure en bois. Jouant sur le paradoxe, elle thématise les contraires de la « décision » et du hasard. Une dualité qui traverse d'ailleurs toute cette oeuvre. Le terme de **(66 Entscheidungen)** (66 décisions) qui apparaît dans le titre va à l'encontre de la physique quantique, où le hasard joue un rôle prépondérant.

Visite commentée en présence des artistes : mercredi 13 janvier 2016, 18h30-20h00

Finissages : dimanche 31 janvier 2016

16h30 : *Point de fuite possible*

(Première : vendredi 29 janvier 2016, 20h30)

Spectacle. Texte **Gaël Bandelier** ; mise en scène **Germain Meyer** ; figures et scénographie **Logovarda** ; comédiens **Florence Annoni, Olivier Periat, Yan Juillerat** ; assistante au jeu **Corinne Grandjean** ; musique **Luc Müller** ; Lumières **Jérôme Bueche** ; costumes **Luisa Bezerra** ; technique et construction **Atelier Des Sens P.-A. Anliker et P. Fuchs** ; médiation **Armelle Cuenat**. Une production de la **Compagnie La Dérive**

Trois comédiens et onze figures animées pour hasarder, sur une passerelle de mots et d'images, l'envol improbable d'un "Jeune Homme" aux ailes gelées

17h30 : *Séance de signature par Gérard Lüthi*

de son livre, **Gérard Lüthi : Le Crépuscule de l'aube** (Genève, éd. d'autres part, 2015) paru à l'occasion de l'exposition

18h00 : *Apéritif offert par le musée*

Horaires d'ouverture: Mercredi 16 - 20h, Jeudi à dimanche 14 - 18h / Fermetures jours fériés : 24-25.12.2015, 1.1.2016

Le Musée est soutenu par :

